

# Télérama

N° 3961

Du 13 au 19/12/2025



## La forêt au cœur

Avec le cinéaste animalier  
Vincent Munier

M 02773 - 3961 - F: 4,40€



Mercr. 10/12/2025  
Hébd. 02773 - 3961 - F: 4,40€  
Bel/Lux 4,90€, CH 5,90 CHF  
CPAP N° 0630 C 90864



CINÉMA



## Le Chant des forêts

Vincent Munier

Le photographe filme admirablement ses Vosges natales pour en partager les mille secrets. Une superbe leçon de transmission en famille.



Il y a quatre ans, on quittait Vincent Munier sur les hauts plateaux du Tibet, au terme d'une longue partie de cache-cache avec un félin furtif. Errance enneigée et manifeste de vie contemplative, *La Panthère des neiges*, aventure dans laquelle il avait embarqué Sylvain Tesson et Marie Amiguet, avait infusé son charme hypnotique et la grâce de ses plans épurés aux spectateurs. Cette fois, c'est tout près de chez lui, dans ces forêts vosgiennes qui l'ont vu grandir et s'engouffrer du vivant, que le photographe naturaliste invite à le suivre. Pour une promenade intime et poétique dans ce monde de l'invisible qu'est la profondeur des sous-bois.

Cette plongée au cœur des souches, des mousses, des feuillus et des conifères habités de mille vies, est aussi une aventure familiale. Et le récit d'une transmission entre trois générations. De son père, Michel, Vincent a hérité une fascination émerveillée pour les yeux d'ambre du grand-duc ou la ramure couronnée du cerf. À ses côtés, il

a appris à regarder les méandres des arbres ou le ballet d'un vol d'étrangers comme des trésors rares. Lien étroit avec le vivant qu'il tente aujourd'hui de transmettre à son fils Simon, à l'orée de l'adolescence.

Dans une cabane de bûcheron éclairée à la bougie, dans cette lumière dorée des veillées de conte de fées, les deux aînés ravivent pour le plus jeune le récit de leurs rencontres inouïes, et égrenent ces instants décisifs qui ont fait basculer leur vie. Ainsi l'apparition d'un chevreuil dans le brouillard, le surgissement d'un lynx, ou le face-à-face avec le fantomatique grand tétras, oiseau aujourd'hui disparu des forêts vosgiennes dont la quête, jusque dans l'hiver glacé norvégien, se transforme en voyage initiatique offert au jeune Simon. Le volatile symbolise alors une biodiversité menacée autant qu'une obsession partagée.

Des affûts sous un entrelacs de branches aux bivouacs sous la lune dans l'herbe givrée – où il est parfois difficile pour l'adolescent de quitter la

tiédeur de son sac de couchage –, ce voyage en milieu sauvage donne à voir autant qu'à ressentir les heures d'attente patiente, immobile, habitées par l'espoir de la rencontre avec l'animal. En capteur sensible de l'imperceptible, Vincent Munier nous offre ses yeux et ses oreilles pour percevoir ce qui nous échappe : ce murmure de la forêt qui se fait vacarme quand on s'efface pour mieux l'écouter, et dont les bruits nous enveloppent comme un puissant bain sonore. Tandis que les voix des guetteurs se font chuchotements, le souffle parfois suspendu.

Le photographe passé derrière la caméra sait construire ses cadres en ménageant une part de mystère. Usant comme un peintre des lumières de l'aube ou du crépuscule, il joue avec les brumes, les brouillards, magnifie les clairs-obscur, fait scintiller le fil de soie d'une toile d'araignée, transforme les ombres chinoises d'une silhouette animale en estampe délicate. Et confère à ce vagabondage sauvage le charme d'une flânerie parmi une galerie de tableaux puisés dans la nature.

► Virginie Félix

| Documentaire, France (1h33).

Michel, le père de Vincent Munier, a fait découvrir les mystères de la forêt à son fils.



**Vincent Munier**

## « En forêt, l'affût relève de la quête spirituelle, et on en manque »

Ralentir. Et, face à la fragile beauté du vivant, « s'effacer ». Le photographe animalier, humble et engagé, signe un film sur sa très chère forêt des Vosges. Et expose ses clichés à Strasbourg.

Par  
Virginie Félix  
et Olivier Milot

Photo  
Jean-François Robert  
pour Télérama

**Il a fait de la rencontre avec l'animal** sa raison d'être. Depuis ses 12 ans, Vincent Munier, l'enfant des forêts des Vosges, chemine au rythme du vivant, boîtier photographique autour du cou et patience infinie. Habité par la fascination pour ces silhouettes fugaces, furtives, qu'il saisit, à l'affût, tout près de chez lui ou aux confins du monde. Naturaliste solitaire et photographe en quête d'effacement, il est devenu, il y a quatre ans, un documentariste à succès, avec *La Panthère des neiges*. Le revoilà au cinéma, signant cette fois un hommage poétique à ses chères forêts autant qu'à la transmission familiale d'une folle passion pour le vivant. À l'heure où sort *Le Chant des forêts*, ses clichés épurés comme des estampes japonaises s'affichent au musée des Beaux-Arts de Strasbourg, dans un dialogue intime avec les paysages brumeux du Lorrain, les arbres chenus de Théodore Rousseau ou les biches gracieuses de Bruegel. Fraîchement rentré d'un voyage au Bhoutan, il nous a accueillis dans sa ferme surplombant les vallons des Vosges saupoudrés de neige, où il veille sur quelques moutons, brebis et poules, toujours prêt à s'échapper sous les grands sapins. »





**1976**

Naissance à Épinal.

**1988**

Premier cliché d'un chevreuil avec le Novoflex de son père.

**1999**

Séjourne sur l'île de Hokkaido, au Japon, et publie son premier livre, *Le Ballet des grues* (éd. de Terran).

**2005**

Voyage au Kamtchatka, dans l'Extrême-Orient russe, sur les traces des ours.

**2013**

Passe un mois seul sur l'île glacée d'Ellesmere, dans l'Arctique canadien, et rencontre une meute de loups blancs.

**2021**

*La Panthère des neiges*, réalisé avec Marie Amiguet.



**Avec *La Panthère des neiges*, vous nous emmeniez sur les hauts plateaux du Tibet. *Le Chant des forêts* nous ramène au cœur des forêts vosgiennes. Qu'est-ce qui a motivé ce retour aux sources ?**

Je n'ai jamais vraiment quitté ces forêts, mes expéditions n'étaient que des parenthèses limitées dans le temps. C'est ici que j'ai tout appris de la technique de l'affût, ici que s'est écrite une histoire de famille et de transmission très forte, dont témoigne *Le Chant des forêts*. Il ne s'agit donc pas d'un retour aux sources, mais plutôt d'une envie de transmettre tout ce que mon père, qui considérait les forêts, les oiseaux et le vent comme un trésor, m'a enseigné.

**Comment cette forêt vous a-t-elle façonné ?**

Nous vivions dans une maison à côté de la voie ferrée, à proximité des usines, des friches industrielles, mais la forêt n'était pas loin. Et c'était une source inépuisable, un infini où tout était possible. C'est l'endroit où j'ai appris à m'effacer, à me mettre au même niveau que les animaux. Pour tenter de les approcher, de les filmer, et savourer ces instants avec eux.

**Votre film célèbre la photogénie de la forêt, avec ses brumes, ses brouillards...**

Contrairement à la télévision, le cinéma permet de ralentir le rythme et de mieux restituer ce que l'on éprouve sur le terrain : des jours, parfois des semaines, où l'on ne voit rien. Et de donner à vivre, aussi, le moment de grâce qu'est par exemple la rencontre avec un lynx. Faire en sorte que les spectateurs retrouvent un peu de leur animalité, fassent travailler leurs sens, en ne leur donnant pas tout de suite des choses à voir. Je trouve cette démarche utile, dans une époque où on en arrive à regarder les vidéos en accéléré.

**C'est ce que vous éprouvez lors de vos affûts ?**

Dans les affûts, le sentiment de solitude est important. On s'échappe pour se confronter à un monde où toutes les sensations sont décuplées : la beauté, la joie de rencontrer une bête, la peur. C'est presque une quête spirituelle, et on en manque. Même quand on se balade simplement dans une forêt, il se passe des choses dans notre être intérieur sans qu'on s'en rende compte et qui nous font du bien. Ce film est une tentative de réveiller, au fond de chacun de nous, la capacité à s'émerveiller et être un peu plus empathique avec le vivant.

**Comment s'est construit le récit du *Chant des forêts*, avec sa part d'imprévu ?**

Je disposais de huit années d'archives vidéo tournées lors de nos centaines d'affûts dans les Vosges. Le récit s'est construit autour de mon père et de ce qu'il m'a transmis. J'ai grandi avec ces soirées où on passait des diapositives, où ses copains naturalistes se racontaient leurs aventures avec les bêtes. Gamin, ça m'a forgé. J'ai voulu recréer ça, dans le film, à travers cette cabane où nous nous retrouvons, un peu comme dans un conte, et où mon père raconte des histoires à son petit-fils. Je souhaitais intégrer Simon, mon fils, dans le film. Pour embarquer les jeunes de son âge. Cet âge, 10-12 ans, où tout a basculé pour moi, avec mon premier affût au chevreuil. Ce film est aussi, en quelque sorte, une préparation à la disparition de mon père. Avec ce parallèle de l'arbre mort, dont le film célèbre l'utilité, parce qu'il est une nurserie pour les petits sapins qui y plongent

leurs racines et utilisent l'essence de ce « grand-père » pour grandir. Ce parallèle s'exprime dans cette phrase de mon père : « *On est dans ce qui s'en va.* » Qu'on pourrait aussi écrire ainsi : « *On naît dans ce qui s'en va.* ».

**Le son était un enjeu important ?**

Capital. Combien de fois j'ai eu des rencontres incroyables grâce au son. Parce que, durant un affût, on entend avant de voir, toujours. Et le son laisse beaucoup de place à l'imaginaire. Pour l'affût du grand tétras, on reste douze à quinze heures dans le noir, entouré de filets de camouflage, mais on entend la bécasse, les sangliers qui viennent tout près. Ce sont des sensations tellement puissantes...

**Vous avez une relation très intime avec la nature, mais éprouvez-vous parfois de la peur ?**

Ça m'est arrivé en Arctique, où j'ai failli mourir en ne retrouvant pas ma tente au cœur d'une tempête. On prend une bonne giflle, qui nous rappelle la puissance des éléments. Quand je suis sur le territoire d'ours ou de tigres, j'aime me sentir proie. Ce sentiment de vulnérabilité est utile pour nous remettre à notre juste place. Il faudrait emmener les grands décideurs de ce monde affronter une tempête en Arctique pour qu'ils découvrent l'humilité face à la nature. C'est ce qu'a fait l'écrivain naturaliste américain John Muir [1838-1914, ndlr], qui croyait à la nécessité de créer de grandes étendues de nature vierge. Il emmena Theodore Roosevelt bivouaquer pendant quatre jours, dans la vallée de Yosemite. Au retour, le président américain était tellement convaincu qu'il a décidé de créer le premier parc national aux États-Unis.

**Êtes-vous parfois guetté par une forme de lassitude ou de découragement ?**

J'ai l'impression que notre monde est de plus en plus violent et il m'arrive d'avoir des moments de blues. Mais je reste persuadé qu'on est capables d'être sensibles à tout ce qui nous entoure et qu'il ne faut pas grand-chose pour réveiller ça. Comment ramener plus de poésie ? Quand je vois les gens qui pleurent à la sortie du film, je leur dis : on fait partie de ce clan des grands sensibles. Ce clan, il faut qu'on l'élargisse. Car on manque cruellement de poésie dans ce monde.

**La beauté peut-elle encore changer le monde ?**

Dire que la nature est belle ne suffit plus. Le beau doit être une porte qui nous fait percevoir cette interdépendance entre toutes les espèces, dont la nôtre. Comment se fait-il qu'on s'autodétruit ainsi, qu'on accepte de polluer nos eaux, notre air et qu'on soit si peu à se battre contre ça ? Ce film est aussi une ode à tous ceux qui sont militants en première ligne. Sans eux, l'érosion du vivant et de la biodiversité serait bien plus catastrophique. J'ai grandi auprès d'un père hyperengagé, j'ai toujours été un peu dans les manifs mais je n'ai pas leur force, je suis trop fragile.

**Mais comprenez-vous, qu'au vu de l'état du monde, certains basculent dans un militantisme radical ?**

Complètement. Ils ont tellement raison de mener ces combats. J'ai moi-même une colère que j'essaie de contenir mais qui pourrait un jour me faire basculer. La violence n'est pas de leur côté et je condamne le terme d'«écoterrorisme». La violence est ailleurs : dans les projets de mégabassines

#### À VOIR



#### Le Chant des forêts,

de Vincent Munier, sortie

le 17 décembre.

**LIRE** la critique dans notre prochain numéro.

#### À LIRE

**Lumières sur le vivant. Regarder l'art et la nature avec Vincent Munier,**

jusqu'au 27 avril au musée des Beaux-Arts de Strasbourg (67).

#### À LIRE

#### Le Chant des forêts,

éd. Kobalann, 240 p., 200 photos, 50€, sortie le 12 décembre.





Michel, Vincent et Simon Munier. Trois générations et une passion pour la nature dans *Le Chant des forêts*.

comme celui de Sainte-Soline, la construction d'aéroports comme à Notre-Dame-des-Landes ou d'autoroutes comme l'A69. À chaque fois ce sont deux blocs qui s'affrontent. Et pourtant, il ne faut pas renoncer au dialogue et à la nuance.

**Que répondez-vous à tous les spectateurs qui, à la fin de votre film, vous demandent : « Et nous, que pouvons-nous faire ? »**

Tout est bon à prendre : cultiver un potager, faire du maraîchage bio, imaginer des filières courtes, s'engager dans des associations comme les clubs nature... L'action qui produit des résultats concrets et la participation à des réseaux d'initiatives et de solidarité nous font un bien fou, en même temps qu'elles constituent un formidable levier pour faire bouger les lignes.

**Un film qui magnifie les forêts vosgiennes ne risque-t-il pas d'alimenter la surfréquentation touristique ?**

C'est une question qui me fait culpabiliser. En même temps, ce film a un propos universel et ne se cantonne pas au seul massif vosgien. Il permet de faire comprendre que la forêt n'est pas un décor ni un simple réservoir de ressources, mais un monde à elle seule, complexe et vivant. J'espère qu'il aura une vertu pédagogique sur la façon de s'y balader, en se comportant de manière moins dominante, avec plus d'écoute et de sensibilité.

**Pourquoi avoir fait du grand tétras un personnage à part entière du film ?**

C'est un oiseau qui vivait ici depuis l'âge glaciaire et que mon père a vu disparaître en cinquante ans. Son histoire est symbolique de l'accélération de la destruction du vivant. L'espèce a commencé à décliner, avant de s'éteindre du massif pour trois raisons : le réchauffement climatique, une gestion forestière plus industrielle et un accroissement des dérangements humains. L'exigence du grand tétras sur la qualité de son milieu nous a vraiment ouvert les yeux sur ce qu'était une vraie forêt vivante et de qualité.

**L'année dernière, on a tenté de le réintroduire dans les Vosges. Pour quelles raisons vous y êtes-vous opposé, aux côtés de scientifiques ?**

Avant de réintroduire une espèce, il faut comprendre pourquoi elle a disparu. Une vingtaine de grands tétras norvégiens ont été réintroduits depuis un an, et il n'en reste plus qu'un. Ils crèvent parce qu'on a des hivers de moins en moins rigoureux et plus de prédateurs. C'est triste de jouer ainsi avec le vivant juste pour continuer à protéger un symbole, un oiseau totem.

**Quels sont les enjeux de la protection de la forêt ?**

On peut l'exploiter mais raisonnablement, en étant attentif à ne pas tomber dans le schéma de l'agriculture intensive. En évitant les coupes massives des scieries et la replantation des mêmes essences partout pour répondre à la demande. Ça crée des forêts où on n'entend plus un chant d'oiseau et où on ne voit plus un insecte. Elles deviennent fragiles, et au moindre scolyte [un parasite, ndlr], tout le monde meurt. La diversité est particulièrement nécessaire dans la nature : des essences d'arbres variées, des âges différents, des clairières, avec des arbres morts sur pied au sol. C'est toute cette vie qui va nous aider à lutter contre les tempêtes, la sécheresse, les scolytes. Il faut aussi conserver des arbres qui poussent tout seuls. Ne pas avoir la prétention, comme avec le plan Macron, de planter des millions d'arbres juste pour en replanter. On va mettre du pin Douglas partout, au lieu d'être attentif aux essences pionnières qui vont revenir naturellement.

**À Strasbourg, une exposition met en regard vos photos avec des œuvres issues des collections du musée des Beaux-Arts. Que vous inspire-t-elle ?**

Pour être sincère, c'est devant un tableau que je peux avoir la chair de poule, jamais devant une photo. Alors, je suis flatté mais aussi intimidé de voir mes images à côté d'un Claude Gellée ou d'un Théodore Rousseau. Je ne me considère pas comme un artiste, et je souffre un peu de cette notoriété qui grandit parce que je ne la trouve pas tout à fait légitime. Je ne crée rien. J'ai un regard aiguisé sur la nature mais je suis un interprète, un témoin de cet art qui se passe dehors, un passeur d'émotions. Un de mes plans favoris du film, ce sont ces deux biches qui arrivent avec le cerf qui les attend et les accompagne. C'est comme un tableau qui vit.

**C'est quoi, une photo réussie ?**

Peut-être celle qui arrive à retranscrire l'émotion qu'on a ressentie sur le terrain, au moment où on l'a prise. En tout cas, une image qui continue à vivre, à laisser place à l'imaginaire et où chacun peut se raconter sa propre histoire ●



# Vincent Munier : « Ce n'est pas moi qui suis talentueux, c'est la nature »

Florence Vieron

Photographe animalier et auteur de « La Panthère des neiges » au cinéma, il revient dans les salles obscures avec « Le Chant des forêts », un long-métrage intime tourné dans ses Vosges natales.

Difficile de se refaire. Fou de nature, Vincent Munier donne rendez-vous dans une cabane à Paris. Vraiment ? À l'heure de retrouver le photographe pour parler de son nouveau film, *Le Chant des forêts*, on tombe sur une porte ordinaire, verrouillée par un code. Puis sur une autre, et le tumulte de la rue s'éteint, et là-bas, au fond du jardin, il nous attend dans une élégante et accueillante petite structure en bois, surchauffée en ce jour d'exceptionnelle douceur hivernale. Chemise de velours bleu sur pantalon de trekking kaki, en chaussettes, Vincent Munier est dans son élément. Comme son père, Michel, 78 ans, qui fait une sieste le visage tendu vers le soleil dans le jardin.

C'est lui qui a entraîné son fils dehors très jeune et lui a donné le virus de la nature et du vivant. Depuis trois semaines, le photographe consacre son temps à la promotion de son film. L'avant-première au Théâtre du peuple, à Bussang, dans ses Vosges natales, l'a particulièrement marqué. « Dans ce bateau de bois, on était loin du confort d'une salle de cinéma. Tout le monde était chaudement habillé, et on entendait des bruits de l'extérieur. C'était hyper fort, d'autant que mon père y avait fait ses premiers affûts et vu des grands tétras », dit-il, une étincelle dans les yeux.

Ce film, Vincent Munier l'a d'abord pensé comme un partage de ses émotions. Puis comme un trait d'union entre générations. « J'approche de la cinquantaine, mon fils Simon a 14 ans, soit à peu près l'âge où j'ai vécu des événements intenses. C'était le moment de m'ouvrir sur mon histoire personnelle », explique-t-il. Personnage discret, Vincent Munier apparaît longtemps de dos dans le film, préférant mettre en avant Michel et Simon dans leur cabane éclairée à la bougie au creux des bois.

Attentif aux autres, et surtout « aux non-humains », il a voulu « donner la parole aux bêtes et à la forêt parce qu'ils ont des choses à nous dire ». Tout en reconnaissant que sous son aspect poético-contemplatif, *Le Chant des forêts* recèle une petite dose de militantisme. Mais surtout un message : « Ce n'est pas la peine d'aller consommer la nature au bout du monde, il suffit de contempler ce qui est autour de nous », dit celui qui a sillonné la planète pendant trente ans pour rapporter des photos très esthétiques de la faune sauvage dans des endroits parfois reculés.

Vincent Munier, c'est une signature. Un artisan qui dessine avec ses photos et parle avec ses téléobjectifs. Capable de rester douze heures d'affilée dans un affût et le froid - « j'enlève le papier aluminium autour du chocolat pour ne pas faire de bruit » -, d'aller une fois par an au Tibet pendant dix ans pour immortaliser la panthère des neiges - « je l'ai vue sans demander d'aide et seulement au bout du quatrième voyage » - ou de s'émerveller devant un paysage de tourbières fumant - « tu pleures de joie tellement tu es heureux ! ». Depuis le Covid, il a mis en sourdine ses périples, préfère le train et « donne la parole aux insignifiants, aux timides, aux discrets ».

Après *La Panthère des neiges*, sorti en salle en 2021, son nom a pris la lumière, lui apportant une notoriété qui le met mal à l'aise mais qu'il essaie de « mettre à bon escient ». Très sollicité après ce succès (620 000 spectateurs), il n'a repris l'avion qu'une seule fois depuis. Invité par le roi et la reine du Bhoutan pour poser son regard sur la forêt de ce confetti himalayen, il a participé, avec d'autres photographes, à un livre qui dresse le portrait de ce royaume connu pour avoir développé un nouvel indice de la richesse d'une nation, celui du bonheur national brut. Son passage par Dubaï l'a traumatisé : « On ne voit que des gens qui consomment, qui viennent faire du quad dans les dunes pour quatre jours. C'est l'idocratie au plus haut point ! », s'exclame-t-il se tenant la tête entre les mains. Son dégoût est le même pour « ces hotspots où l'on consomme la nature », ce qu'est devenue la ville de Churchill, au Canada, où il a photographié les ours polaires en 2011 et qui voit

défiler aujourd'hui 15 000 personnes par an. « Pourquoi ne pas organiser des loteries, comme en Alaska pour aller voir les ours bruns attraper les saumons qui remontent la rivière ? », s'interroge-t-il. Lui est plutôt du genre à cultiver la patience. *Le Chant des forêts* est un travail qui s'est étalé sur huit ans. « Ce n'est pas un documentaire animalier, c'est ma vie. Nous sommes face à des tableaux et parfois, il faut patienter. Le rythme est osé, c'est vrai. Mais ce n'est pas moi le talentueux, c'est la nature », explique-t-il. Pas de drone ni de matériel pour faire des travellings, il pose deux objectifs sur des trépieds, l'un pour filmer, l'autre pour saisir des instants. « La plupart des plans animaliers, je les fais seul. En Norvège, j'avais deux amis cadavres avec moi. Je ne veux pas être intrusif, car les bêtes ont leur juste place, et le mauvais élève dans cette école de la vie, c'est nous ! », dit-il en riant.

**Vincent Munier a d'abord pensé *Le Chant des forêts* comme un partage d'émotions, puis comme un trait d'union entre générations.** HAUT ET COURT

La Norvège, c'est là qu'il a emmené son fils pour lui donner une occasion de voir le grand tétras, cet « oiseau mystère ». Vincent Munier, lui, l'a filmé et photographié dans les Vosges. Mais il choisit de ne le montrer que par morceaux. « J'adore être dans la suggestion. C'est comme ce pic noir dont on voit la queue, puis la griffe. C'est la réalité du terrain », souligne-t-il. Fasciné par le grand tétras, il se positionne toutefois contre sa réintroduction dans les Vosges. « Il a disparu des forêts vosgiennes parce que les conditions climatiques pour son développement ne sont plus réunies. Les scientifiques ont donné un avis défavorable, et pourtant, on en a ramené une vingtaine. En un an, il ne reste qu'un seul survivant. Les politiques ont la sensation de faire quelque chose, mais ça coûte une fortune, il y a sans cesse des gens sur le terrain pour mettre des effaroucheurs, des balises. C'est une manipulation du vivant », déplore-t-il, se sentant impuissant puisque la parole des spécialistes n'est pas écoutée.

Alors il agit à son niveau. « Rien ne me réjouit plus que d'entendre des gens dire qu'ils ont envie de bivouaquer en forêt



© VINCENT MUNIER

Je ne veux pas être intrusif, car les bêtes ont leur juste place, et le mauvais élève dans cette école de la vie, c'est nous !

après avoir vu mon film », dit-il. Loin de lui le désir d'être antiprogres malgré tout. Mais ses comptes Instagram et Facebook ne relaient que des informations pratiques. Pas question d'étaler sa vie sur les réseaux. « Le côté exhibitionniste, l'insatiable, l'absence de réflexion me déconcertent », confie-t-il. Ce qu'il aime

par-dessus tout ? « Être au même niveau que les bestioles ! » Transparent, il confie volontiers qu'il a hâte de sortir de son tourbillon médiatique et d'être en 2026 pour retourner dehors à plein temps.

Peut-être relira-t-il aussi Jean Giono, qu'il trouve « très moderne ». Son *Chant des forêts* est d'ailleurs un clin d'œil au *Chant du monde* de l'écrivain. « Il décrit tellement bien la violence des éléments que ça nous remet à notre petite place », confie celui qui se considère comme chanceux de vivre de sa passion. Résolument indépendant depuis ses débuts, il a créé sa maison d'édition et a toujours refusé de pratiquer la photographie d'illustration. Le face-à-face avec le film de James Cameron mercredi ne l'impressionne pas. D'un côté, une production à moins de 1 million d'euros. De l'autre, le troisième *Avatar* à 400 millions de dollars. « Le plus incroyable, c'est que nous sommes sur la même thématique et que Cameron a le même discours que moi ! », se réjouit-il. Et peu lui importe que son film soit moins exotique que *La Panthère des neiges* et n'ait pas de tête d'affiche, seule son envie de partager compte. ■



## « Le Chant des forêts », un hymne au règne animal

Étienne Sorin

L'aventure est au coin de la rue. Ou au bout du chemin quand, comme Vincent Munier, on naît dans les Vosges et on grandit loin des villes, occupé à bivouaquer en forêt, descendant des rivières en canoë et construisant des affûts. Après *La Panthère des neiges*, traque du prédateur insaisissable niché sur les hauts plateaux tibétains, avec l'écrivain voyageur beau phraseur Sylvain Tesson et la réalisatrice Marie Amiguet, le photographe rentre chez lui.

Munier est un pisteur du genre taïx. Ses images parlent pour lui. Des images essentiellement tournées autour de sa ferme. Elles racontent la forêt des Vosges. Un monde sauvage, invisible, mais plein de traces pour qui sait regarder. Traces sonores autant que visuel-

les. Il faut d'abord tendre l'oreille. La musique de Warren Ellis se fait discrète pour écouter avant de voir un bestiaire fabuleux. Chouette hulotte, chevêche, hibou grand-duc, hermine, renard, écureuil, chat sylvestre, biches apparaissent de façon parfois furtive, l'espace d'un plan. Le brame et le choc des bois précèdent un combat entre deux cerfs dans la bryne. Munier finit par filmer un lynx, maître de l'effacement, majestueux derrière les rochers qui lui servent de tanière, comme s'il daignait s'offrir à l'œil de l'homme qui le guette.

Vincent Munier n'est pas le seul humain parmi les sapins. Michel, son père, l'accompagne. Ou plutôt l'inverse. Naturaliste, photographe, écologiste de la première heure, il est aussi grand-père. Simon, le fils de Vincent, met ses pas dans les siens. Trois générations d'hommes qui ont chacune leur histoire, leur mot, leur référence.

Simon découvre aussi la beauté de la nature, et la menace que les hommes font peser sur elle, à travers les films de Hayao Miyazaki.

### Patience infinie

Les chiens ne font pas des chats. La transmission passe ici par l'expérience, les gestes, le silence. La forêt, quand bien même Munier la sublime à la façon d'une estampe japonaise, est vivante. Elle n'a pas ici la joliesse d'une publicité pour du jambon montrant des enfants enjambant un torrent le sourire aux lèvres. L'affût n'est pas la contemplation. L'apprentissage peut être rude. L'attente est parfois âpre, ingrate. La neige, le froid et le refus de l'animal d'apparaître à l'homme font aussi partie du programme. L'absence du grand tétras n'est pas un caprice. Sa disparition est le signe du réchauffement climatique. Les yeux au ciel, Michel observe avec

inquiétude les avions qui survolent la forêt, pollution sonore et bien pire encore. Pour trouver l'oiseau, relique de l'âge de glace, les trois hommes devront partir pour le Grand Nord, en Norvège.

Sans les millions de dollars de James Cameron, Vincent Munier montre aussi bien qu'*Avatar* la destruction du vivant par l'homme. Avec une patience infinie, une humilité, une lucidité qui ne verse pas dans le pessimisme, Munier rappelle la nécessité d'habiter le monde autrement que son film soit moins exotique que *La Panthère des neiges* et n'ait pas de tête d'affiche, seule son envie de partager compte. ■

**« Le Chant des forêts »**  
Documentaire de Vincent Munier  
Durée : 1h33  
Notre avis : ●●●  
En salle le 17 décembre



## CULTURE

### Vincent Munier à l'écoute du monde animal qui peuple les bois

Le photographe et réalisateur ausculte le langage de la nature dans un documentaire poétique tourné dans les Vosges, où il a grandi

#### LE CHANT DES FORÊTS

■■■■□□

Faut-il renoncer à sa curiosité pour le vivant ? Dans le passionnant podcast diffusé sur France Culture, « Le Monde après le spécisme », qui tente d'imaginer des sociétés débarrassées de l'oppression des animaux, le philosophe canadien Will Kymlicka invite les hommes à s'interroger sur leur « désir insatiable » de « les voir, les toucher, les connaître, les découvrir ». Si le photographe et réalisateur Vincent Munier a bâti sa carrière sur cette observation de ce qui nous entoure, on sent dans *Le Chant des forêts*, qui fait suite à *La Panthère des neiges* (2021), coréalisé avec Marie Amiguet, la dimension profondément éthique de sa démarche. Cette volonté notamment d'interférer le moins possible dans la vie des animaux, de se rendre invisible.

La première qualité mise en avant dans le film n'est d'ailleurs pas le regard mais l'écoute. Dans la forêt, on entend plus qu'on ne voit. Une grande attention est portée au chant des oiseaux, aux sons qu'ils produisent. Le film comporte très peu de voix off. Il redonne toute sa place au langage de la nature, seulement ponctué par moments par la belle partition de piano et violon com-

posée par le multi-instrumentiste Warren Ellis, déjà à l'œuvre pour *La Panthère des neiges*.

Situé en grande partie dans les Vosges, où Vincent Munier a grandi, *Le Chant des forêts* est d'abord affaire de transmission. Le documentariste met en scène à ses côtés son père, Michel, naturaliste et photographe, qui a passé une partie de son existence à observer ce biotope et a publié en 2022 un ouvrage à ce sujet, *L'Oiseau-Forêt* (Kobalann), ainsi que son propre fils, Simon. *Le Chant des forêts* est l'histoire d'un lieu raconté autant que contemplé. Le grand-père partage avec son fils et son petit-fils un savoir, une foule d'anecdotes, une philosophie de vie. Il les emmène sur le terrain faire l'expérience de ce qui l'a tant émerveillé.

#### « Une vie partagée »

Fruit de milliers d'heures de tournage réalisées sur plusieurs années, *Le Chant des forêts* ne cherche pas à apporter une parole didactique sur tout ce qui est montré. Les magnifiques images de brumes qui ouvrent et ferment le récit nous emmènent davantage du côté de la poésie. Il s'agit ici de saisir la beauté des choses qui n'a pas tant à voir avec le spectaculaire, même si le film comporte son lot de rencontres étonnantes

avec les animaux, qu'avec le perpétuel recommencement du vivant. Telles ces pousses de sapin que l'on voit lentement émerger de souches mortes. Au générique, où sont listées les espèces présentes dans le film, il est ainsi précisé : « *La nature n'est pas qu'un spectacle, mais avant tout une vie partagée.* »

Dès lors, *Le Chant des forêts* ne peut faire l'impasse sur une profonde inquiétude : celle de la disparition de plus en plus massive et rapide de la faune, sous l'effet de l'activité de l'homme. Une partie du récit est centrée sur l'histoire du grand tétras, le plus gros des gallinacés d'Europe, que l'on pouvait autrefois apercevoir dans les Vosges, mais qui n'est aujourd'hui visible que plus au nord du continent, comme en Norvège où notre trio finit par partir sur ses traces. « *On est dans ce qui s'en va* », professe Michel Munier, philosophe, remplaçant notre humanité à sa juste place, dans un grand tout qui nous dépasse. *Le Chant des forêts* est alors animé par cette urgence de ne pas détourner nos regards de ce qui reste, tel un trésor à préserver précieusement. Celui de la vie tout simplement. ■

BORIS BASTIDE

Documentaire français  
de Vincent Munier (1 h 35).



# Vincent Munier

## «La caméra est à hauteur animale, l'homme n'est plus au-dessus»

Dans son film «le Chant des forêts», le photographe aborde la transmission, entre son père, son fils, lui-même et le spectateur, de l'observation de la nature. Il détaille ce travail contemplatif et revendique «un militantisme en douceur».

Par  
**LELO JIMMY BATISTA**

«**L**a nature n'est pas un spectacle, c'est une vie partagée.» C'est une des dernières phrases qu'on saisit dans *le Chant des forêts* – une des rares qu'on y entend tout court. Le deuxième documentaire de Vincent Munier après *la Panthère des neiges*, carton inattendu en 2021, adapté du livre de l'ingérable Sylvain Tesson, est un film où l'on se tait et attend, silencieux, en apnée, scrutant les plus infimes frémissements de l'image. «Se taire, écouter et voir, peut-être» : autre parole rare, précieuse, de ces 93 minutes en immersion au cœur des Vosges, quelque part entre Gérardmer et Remiremont, à deux pas de chez Munier. Si *la Panthère des neiges* reposait sur la quête, le dépassement, l'extraordinaire, le chant des forêts est son inverse quasi parfait. Un film intime, contemplatif, d'une puissance émotionnelle ahurissante, reposant sur deux transmissions. Celle de Michel Munier, père du cinéaste, à Simon, son petit-fils, qu'il va initier à l'affût, l'observation de la vie dans

les bois. Et au-delà, celle de Vincent Munier au spectateur, auquel il montre ce qui lui échappe depuis trop longtemps, qui est mis à mal par une époque ne voulant plus s'en encombrer : le sauvage – animal, végétal, spirituel. Qui explose ici dans des images furtives, spectrales ou terrassantes, qui figurent, pour certaines, parmi les plus inouïes vues cette année sur grand écran – cette apparition de lynx à mi-parcours, on vous garantit que vous la garderez éternellement gravée sur vos tablettes internes. A quelques jours de la sortie du *Chant des forêts*, en salles mercredi, nous sommes allés passer un moment avec Vincent Munier, de passage à Paris.

**Comment est né ce projet, quasi l'inverse total du précédent ?**

Après le succès de *la Panthère des neiges*, j'ai eu envie de revenir à quelque chose de plus simple, plus proche de mon quotidien. Et je me suis naturellement tourné vers

l'affût, l'observation des animaux dans la forêt, que m'a transmis mon père. J'avais huit ans d'archive d'images, toutes tournées autour de chez moi, et j'arrivais à un âge, 50 ans, où j'avais envie de raconter ça, de

le partager. En y incluant à la fois mon père, qui m'a tout appris, et mon fils, qui a aujourd'hui l'âge auquel, moi, j'ai basculé là-dedans.

**L'affût, on comprend que c'est une passion que vous vivez de façon assez jusqu'au-boutiste. On**

**vous voit passer des nuits entières dans les arbres, sous la neige, pour espérer voir quelque chose.**

Ça m'a d'ailleurs valu pas mal de galères, plus jeune. Mon père a parfois culpabilisé de m'avoir transmis ce virus... J'ai raté le bac trois fois, je n'allais pas aux rattrapages parce que j'étais toujours dehors à observer, faire des photos. Je suis devenu ouvrier, j'avais peu d'argent, je vivais de petits boulots. Et puis j'ai commencé à monter des dossiers pour financer des voyages, ramener des images – d'abord en Europe de l'Est et en Scandinavie, puis sur l'île



d'Hokkaido au Japon. Tout est ensuite allé crescendo, jusqu'au cinéma. J'ai eu beaucoup de chance. **Le Chant des forêts n'est pas un docu animalier, c'est un film d'auteur.**

Pour beaucoup de gens, le documentaire animalier a un aspect négatif : c'est soporifique, purement informatif. Dans *le Chant des forêts*, il y a aussi de l'information, des messages. Mais la poésie prime. C'est un film exigeant, tout n'est pas offert sur un plateau. Il y a des moments d'attente, de contemplation, des plans longs...

**On a l'impression d'être avec vous sur le terrain, en temps réel.**

Je voulais que ce soit le plus authentique possible. La caméra est à hauteur animale, l'homme n'est plus au-dessus des autres espèces. On laisse la place à la forêt et ses habitants. On s'efface, on murmure, on est presque en apnée. Au niveau du matériel et de l'équipe, j'ai voulu un dispositif très minimaliste, pour être le moins intrusif possible. Beaucoup de plans ont été tournés par moi seul. D'autres avec mon père et mon fils. Et deux amis cadreaux, Antoine Lavorel et Laurent Joffrion, m'ont aidé pour les images de dialogue dans la cabane et les prises de vues finales en Norvège. Tout a été fait avec du matériel photo. Il n'y a pas de grue, pas de travelling, pas de drone.

**Et les choses se passent souvent dans un coin de l'écran.**

On voit souvent dans les docu animaliers des gros plans, bien cadrés, bien éclairés, des animaux sublimes dont on peut compter les plumes. Mais c'est mentir, finalement, que de montrer ça. Sur le terrain, tout se passe souvent furtivement, entre deux arbres ou à l'extrême limite du champ de vision, et je voulais retranscrire ça. Cette démarche a un aspect éthique important pour moi. **L'animal qui sert de fil rouge au film est le grand tétras, qui était présent dans les Vosges et en a**

**disparu. Vous allez l'observer à la fin du film en Norvège.**

C'est quelque chose d'assez douloureux. C'était un oiseau emblématique des Vosges, qui a disparu parce qu'il n'a plus ce qu'il faut pour vivre là-bas – c'est dû essentiellement au changement climatique, à la perte de diversité génétique et au dérangement causé par les activités humaines. Ce que nous a appris cet oiseau, c'est que, dans la forêt, tout est important. Comme le souligne mon père dans le film lorsqu'il observe le petit troglodyte : les discrets, les timides, les insignifiants, sont aussi importants que les autres. La question que pose ce film c'est : comment avons-nous pu, nous, êtres humains, évoluer à ce point sans nous soucier des autres espèces ?

**Le rapport au sauvage, les bouleversements climatiques : tout ça est omniprésent dans le film, mais jamais énoncé directement. Là aussi, on est dans une forme de subtilité.**

C'est un militantisme en douceur. Je voulais essayer de toucher les gens sans passer par le discours. Je suis persuadé qu'utiliser le beau, le contemplatif, l'émerveillement, ça peut aussi réveiller des choses en nous, ça peut aussi déclencher l'action. J'espère que le film aura également, chez certains spectateurs, un effet thérapeutique. La nature guérit, on le sait. Il y a des vibrations

dans la forêt qui nous échappent complètement et nous font un bien fou. Ça va même bien au-delà. A un moment du film, mon père dit que «*les arbres aussi écoutent le chant des oiseaux*». On a en effet appris ces dernières années que dans une forêt où vivent et chantent une grande diversité d'oiseaux, les arbres poussent beaucoup mieux. Il y a encore tellement de choses qu'on ignore.

**Il y a toujours une part importante de mystère dans vos films.**

Ça, j'y tiens beaucoup. A ce côté spirituel, mystique... Parce que la forêt est comme ça. On vénère nos cathé-

drales, nos bijoux de la reine ou que sais-je. Pourquoi ne vénérerait-on pas tout autant ces cathédrales vivantes ? La force qui s'en dégage est immense. Il y a une scène dans le film où on marche dans la neige. Il n'y a rien autour de nous et pourtant la forêt est pleine de petits cœurs qui battent. Tout est habité, il y a des présences invisibles partout. Et si on se tait, si on s'efface, on peut les voir apparaître, par petites notes infimes.

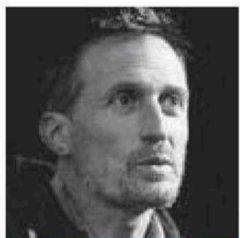
**Où puisez-vous l'énergie pour avancer dans un monde où toutes ces questions-là sont souvent écartées, minimisées, voire moquées ?**

Ce n'est pas évident. Je passe par des phases assez sombres. A l'époque où je voyageais, j'étais en première ligne pour voir tout ce qu'on fait subir au vivant – après *la Panthère des neiges*, j'ai arrêté de prendre l'avion pendant cinq ans, ça ne me semblait plus possible éthiquement. Je m'autorise depuis peu à repartir mais sur des projets très minutieusement choisis. Ce que j'ai pu voir en Arctique, c'est terrifiant. Et ça va s'accélérer encore avec les mines que veut implanter Trump en Alaska. C'est désespérant de voir comment tout est grignoté, comment on crée des situations assez malsaines, finalement, en créant des réserves pour préserver d'un côté et en détruisant de l'autre. On doit habiter le monde différemment. Et ça peut être assez simple. Ça passe parfois par des choses très modestes : avoir un jardin, des animaux, ça change déjà le regard, la façon de vivre. Chez moi, j'ai racheté une ferme – c'était une ruine, le terrain était entièrement pollué, des plastiques partout... J'ai tout nettoyé, planté des haies vives, des vergers. Et progressivement, la vie est revenue – maintenant j'ai des animaux, des insectes partout. L'action permet d'avancer. On fait des choses, on voit le résultat et puis ça se transmet. Ça se diffuse chez vos proches, vos voisins, puis dans votre commune. Et puis on arrive à mettre

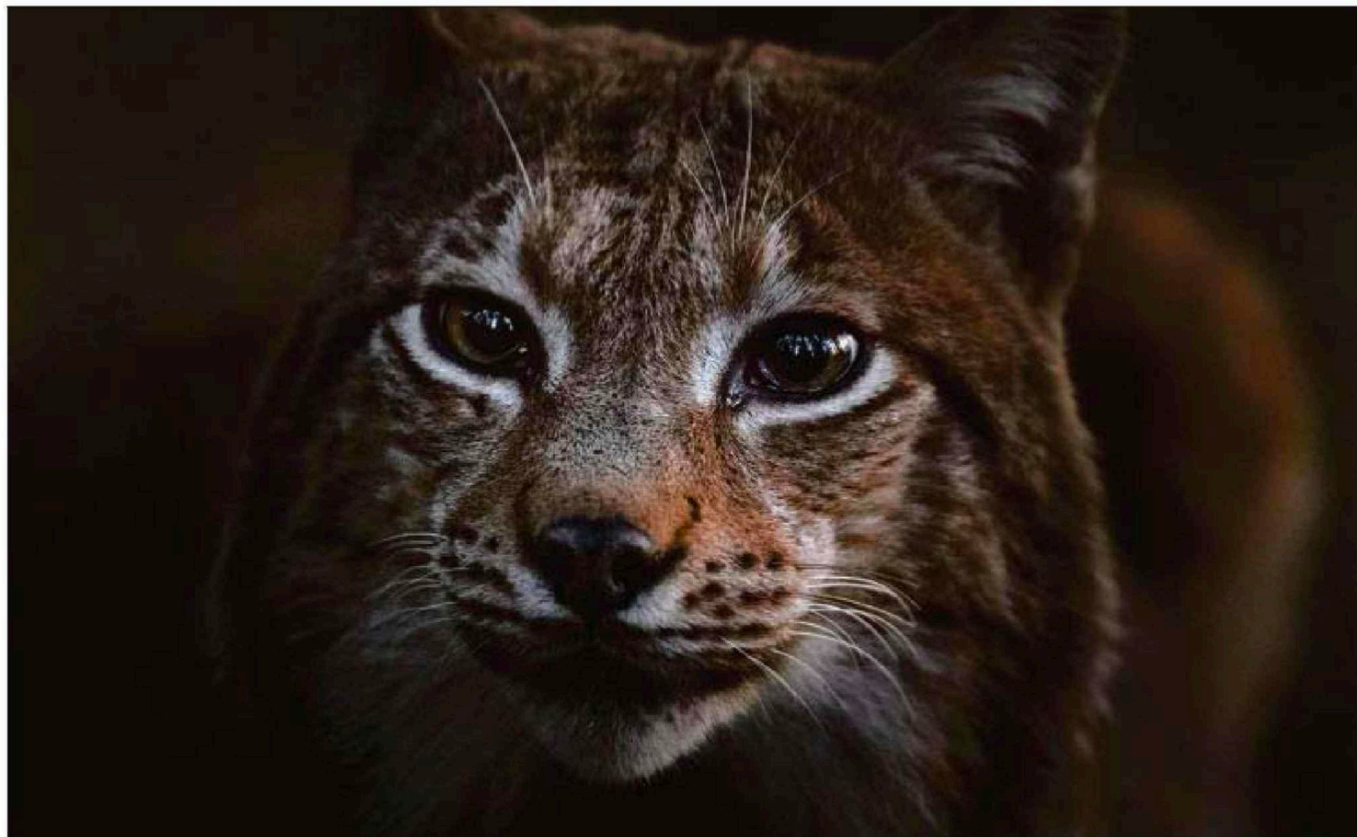


en place des choses plus importantes. Ce n'est pas simple. Mais il faut y croire. J'aimerais que ce soit ça aussi, *le Chant des forêts*: une source d'énergie, de réconciliation. ♦

**LE CHANT DES FORÊTS**  
de VINCENT MUNIER, 1h 33,  
en salles à partir de mercredi.



**INTERVIEW**





## Cinéma

### ***Le chant des forêts de Vincent Munier***

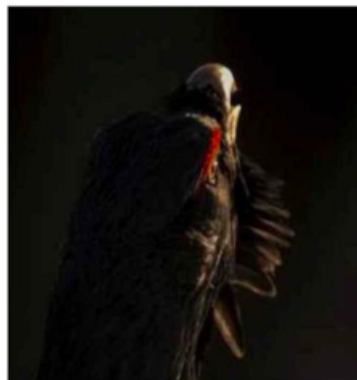
## **Les bois enchanteurs**

De ses affûts patients dans les Vosges, parfois étendus au Jura et à la Norvège, le photographe Vincent Munier tire un conte brut, sauvage et extraordinaire, doublé d'un poétique récit d'apprentissage.

**D**es traînées de nuages vaporeuses se faufilent à travers les sapins dont émergent les cimes, flottant comme au-dessus d'une mer mystérieuse. Des nappes de brouillard dérivent sur des étendues d'eau d'où surnagent des biches et cerfs semblant s'extraire d'un songe. Au cœur profond de forêts aux silences troués par la vie sauvage, des oiseaux rares et des rapaces volent, des renards et des lynx chassent, des cerfs se battent... On entend leur chant, leur souffle, leurs battements d'ailes. Rien n'est reconstitué, rien n'est fabriqué : c'est la matière brute du vivant, sa langue propre, faite de cris, de feulements et de silences habités. Cette rigueur documentaire n'exclut pas une forme d'enchantelement. On se croirait dans un conte merveilleux, tous sens en éveil.

#### **Veillée intergénérationnelle**

À l'affût dans ses Vosges familiales et familières, parfois dans le Jura et en Norvège, dans des bois qui paraissent s'être échappés de ce conte pour devenir notre réalité, Vincent Munier cherche un animal légendaire, le grand tétras, qu'il piste comme il avait cherché la miraculeuse apparition de la panthère des neiges, avec obstination et ferveur. La mise en



**La quête d'un oiseau des Vosges en voie d'extinction, le grand tétras, sert de fil rouge.** Haut Et Court

scène épouse les rythmes de la nature, accepte l'attente ou l'échec.

À ce récit d'immersion s'ajoute une dimension plus intime, celle de la transmission. Trois générations de Munier se retrouvent dans une cabane, lieu de refuge et de parole, ou pour partager des affûts. Vincent, son fils Simon, et Michel, le père et grand-père, figure de sage bienveillant, incarnent une continuité fragile : celle d'un savoir empirique, d'un apprentissage du vent, des arbres et des animaux. Le film s'organise peu à peu comme une veillée. La cabane foyer abrite la transmission et les histoires à savoir.

À travers cette filiation, la forêt devient un espace de récit à part entière, dépositaire d'un temps long auquel l'humain tente de s'accorder. Le film suggère une posture – celle de l'écoute, du retrait, et de ce chuchotis humble par lequel l'humain accepte enfin de ne pas être le centre du monde.

● **N. C.**

| Durée : 1h33





Trois générations  
partagent  
une même passion  
pour la nature.



VINCENT MUNIER

*“Ce film n’est pas une contemplation,  
il met le spectateur à contribution  
en l’invitant à réveiller ses sens”*

*Dans son nouveau film, le photographe est revenu sur ses terres vosgiennes  
pour partager en famille « Le Chant des forêts ».*

Propos recueillis par Clara Géliot

**E**n mai 2021, comme Sharon Stone, Spike Lee, Vincent Lindon, Asghar Farhadi ou Marco Bellocchio, Vincent Munier montait les marches du Festival de Cannes. Accompagné du grimpeur Sylvain Tesson et de sa coréalisatrice Marie Amiguet, il venait y présenter, dans la section Cinéma pour le climat, *La Panthère des neiges*, son premier long-métrage. Sans être hostile, ce territoire était inépuisable pour le photographe, qui revêt plus volontiers la tenue de camouflage que le smoking, préfère la lumière du soleil levant à celle des projecteurs et privilégie la compagnie des chouettes hulottes à celle des hirondelles de buffets. La preuve avec son nouveau film : *Le Chant des forêts*. En nous invitant à pénétrer au cœur des forêts des Vosges et en nous présentant son père, le naturaliste Michel Munier, et son fils adolescent, Vincent Munier ouvre les portes de son intimité dans le seul but de

partager ce que lui a appris la figure paternelle au contact de la nature et qu’il tente désormais de le transmettre à son fils – ainsi qu’au grand public. Passionné par l’affût, il convie le spectateur à se placer à leurs côtés et à ouvrir les yeux et les oreilles pour profiter du chant d’un oiseau miniature, voir deux biches traverser une nappe d’eau dans la brume matinale, écouter le brame du cerf, apercevoir trois chevêchettes sortir d’un tronc, saisir les pas feutrés d’un lynx ou même entendre l’ariette saisissante d’un grand tétras. Des animaux sauvages (ni domestiqués, ni imprégnés, ni nourris), une proximité géographique, un temps qui s’étire, des commentaires éclairants sans être ouvertement didactiques... autant d’éléments que le cinéma sensationnaliste et efficace ne nous offre plus si souvent et qui font que, par ce film à la forme et au propos originaux, Vincent Munier signe une œuvre rare.



Photographe,  
Vincent Munier  
a fait du sauvage  
une inépuisable  
source d'inspiration.



*Après avoir débusqué la panthère des neiges sur les hauts plateaux du Népal, ce retour aux sources était-il nécessaire pour vous ?*

Capital, même. Pour moi, *La Panthère* était une expédition partagée avec un copain, un écrivain, à la recherche d'un animal précis. Les Vosges, c'est une histoire – donc un film – beaucoup plus personnelle. C'est là où j'ai grandi, tout appris et où je vis encore aujourd'hui. J'habite une ferme isolée où la majeure partie des images du film ont été tournées. Elles résultent de mes affûts pour voir le lever du soleil, son coucher, tel ou tel oiseau, des écureuils, des chevêchettes... Étant animé par la lumière du jour et la rencontre avec les bêtes, dès que les conditions sont bonnes, je bivouaque et me mets à l'affût. Résultat, j'ai accumulé des archives sur une dizaine d'années et, en les revoyant, je me suis dit qu'il n'y avait pas de raison que ces espèces ordinaires ne fassent pas vibrer les gens.

*Faire rêver les Français avec des images prises près de chez eux, est-ce un défi ?*

C'était LE défi. Mais je voulais montrer que si l'on accepte de s'échapper un peu de notre confort, qu'on ôte nos œillères, qu'on ralentit le rythme et qu'on prend le temps de savourer des bonheurs simples, c'est possible. Pour être capable d'apprécier la poésie du sauvage, l'enjeu est de retrouver une âme d'enfant et une faculté d'émerveillement. Il y a presque une dimension spirituelle là-dedans. Quand on a attendu des heures, des jours, voire des mois, la rencontre avec une bête est un instant de grâce.

*Était-ce une évidence d'emmener père et fils dans ce voyage ?*

En revenant dans mes Vosges, j'ai senti que c'était le moment de partager tout ce que mon père m'avait appris,

et d'en profiter pour lui rendre hommage. Cet homme a un chemin de vie particulier : naturaliste, il a passé toute sa vie à protéger les forêts et un oiseau désormais disparu de nos territoires, le grand tétras. Mais lorsque j'ai réalisé que mon fils, Simon, avait atteint l'âge que j'avais lors d'un face-à-face déterminant avec un chevreuil – un instant minuscule mais qui a su orienter toute mon existence –, je me suis dit qu'il fallait aussi l'emmener, car je sais qu'entre 10 et 14 ans, la rencontre avec un animal, un livre, un pays peut orienter un chemin, et qu'avec lui, nous pourrions parler de transmission sur trois générations.

*À cause des écrans, notamment, les enfants d'aujourd'hui ont perdu leur capacité d'attention. Comment les initier à l'affût ?*

Ce n'est pas si difficile. Simon n'est pas l'enfant idéal qui prend le même chemin que son père : lui aussi est impatient, parfois, et préfère dormir, regarder son smartphone ou lire une BD que de guetter un animal dans la forêt. Comme tous les ados, il fait attention à son apparence et à ses fringues, mais ce n'est pas grave, du moment qu'il garde cette capacité à s'émerveiller. Moi qui suis souvent désillusionné par la nature humaine, avec les enfants, je retrouve espoir, car lorsque je fais des sorties de classe avec eux et que c'est concret, ils s'intéressent. Je crois beaucoup à « l'école du dehors », car tout cela s'éduque.

*En quoi le 7<sup>e</sup> art est-il propice à véhiculer un message écologique ?*

Dans la grande crise de sensibilité que nous traversons, il est avant tout utile pour partager des images et des sensations. La salle permet une proximité, voire une intimité essentielle à ce genre de proposition. Il n'y a qu'en —





Entre le grand-père naturaliste et son petit-fils, le savoir se transmet au coin du feu.



À l'affût, même les duvets ont été choisis pour éviter les bruits.

*“Dans la grande crise de sensibilité que nous traversons, le cinéma est utile pour partager des images et des sensations”*

s’installant dans le noir complet, face à un grand écran entouré d’enceintes, que l’on peut apprécier la magie du son de la nature et vivre ces instants de grâce. Tout cela est une histoire de vibration, de partage d’émotions, c’est presque une expérience sensorielle. Quand deux cerfs sont passés sous notre nez, je voulais que les gens frémissent avec nous, qu’ils sentent le sol trembler, l’humidité de leur mufle et même, presque, l’odeur du musc. Le cinéma étant le lieu du microdétail, il nous permet de placer le spectateur à nos côtés dans l’affût. On lui dit : « Allez, viens t’asseoir près de nous, attendons ensemble, et tu verras, tu risques de découvrir des choses incroyables. » L’idée n’est donc pas de le laisser s’installer et de lui donner à voir une succession de belles images comme dans les documentaires animaliers ou dans les films sensationnels mais de le mettre à contribution. Il doit faire travailler ses sens pour entendre les sons de la forêt et tenter d’apercevoir un animal.

#### **Diriez-vous que votre film est militant ?**

Il l’est avec douceur et poésie, montrant que la nature n’est pas un spectacle voué à satisfaire l’homme. Il nous invite à nous réconcilier avec les autres espèces et à réfléchir à la façon de revivre ensemble avec le plus de curiosité et d’empathie possible car cela sera bénéfique pour tous : un biologiste suisse a ainsi prouvé que plus il y a de chants d’oiseaux dans une forêt plus les arbres croissent rapidement. La morale est celle qui clôturait déjà *La Panthère des neiges* avec cette phrase de Nick Cave : *We are not alone (Nous ne sommes pas seuls)*.

#### **Comment se passe l’affût pour vous ?**

Je me projette souvent dans la peau de l’animal de manière à anticiper ses mouvements. Dans la nature, je ne suis pas tout à fait le même : je scanne tout, et la lecture de pistage m’excite beaucoup. Même si c’est pour une autre finalité, je développe mon côté chasseur. Quand je suis à l’affût, je ne peux donc ni lire ni écouter de la musique, et encore moins parler. Je suis entièrement dévoué à ce que je vois, parce que c’est un mélange de microaventures, d’exploration, de dépassement de soi.

#### **Quel effet cela procure quand l’animal apparaît ?**

C’est magique car cela devient tout à coup un tableau vivant. Comme nos plans sont fixes, il faut que l’animal rentre dans le cadre. Parfois, cela n’a rien à voir avec ce

qu’on attendait, et c’est tout aussi fascinant ! C’est ce qui s’est passé pour le lynx : étant à l’affût pour les chouettes hulottes, j’avais posé mes micros pour entendre leurs cris quand j’ai entendu un feulement. Immobile, à découvert, je l’ai vu venir se coucher à 2 mètres de moi pour m’observer. Et puis il a aperçu mes micros et est allé pisser dessus ! C’était un moment suspendu, autant que ceux dont on rêve et qui se réalisent. Je pense aussi à ces biches que j’espérais voir, depuis longtemps, sur ce plan d’eau : quand elles ont traversé dans une lumière parfaite, un martin-pêcheur s’est envolé et un cerf les attendait sur le côté. Tout cela dans un silence de cathédrale...

#### **Quelle place occupe le grand tétras dans votre film ?**

Bien plus qu’un oiseau, il représente un personnage à part entière. Il a façonné la vie de mon père, puis la mienne, et il a été pour nous un maître d’affût. Mon père a passé plus de 1 000 nuits sous un sapin, chaque début de printemps, pour apprendre à mieux le connaître. Mais sa disparition des Vosges est aussi un symbole douloureux. Après des décennies de combats, l’espèce a décliné jusqu’à s’éteindre dans le massif. Trois raisons : le réchauffement climatique, une gestion forestière plus industrielle et un accroissement des dérangements humains. Pourtant, le grand tétras n’est pas seulement l’image d’une perte, il est aussi un message. Il nous rappelle que la forêt est un tout, qu’elle peut renaître si on lui en laisse la chance. Et d’autres espèces nous prouvent qu’il existe des retours possibles : le grand-duc, la chevêchette, la cigogne noire. Le grand tétras, même absent, continue de nous enseigner quelque chose : à quel point chaque être compte dans l’équilibre du vivant. ■

*Propos recueillis par Clara Géliot*



« Le Chant des forêts », de Vincent Munier : un film, déjà en salles et un beau livre (Kobalann éditions, 240 p., 50 €).





## Cinéma

Après le succès de *La Panthère des neiges*, le photographe animalier nous propose avec *Le Chant des forêts* une immersion dans la forêt des Vosges de son enfance, en compagnie de son père et de son fils. Un film très personnel et une invitation à s'effacer pour contempler les merveilles d'une nature mise à mal par l'homme.

Céline Rouden. Photos: Vincent Munier

# Vincent Munier

## L'APPEL DE LA FORÊT

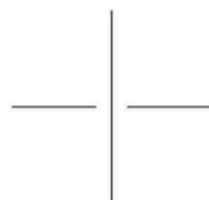
**A**près avoir réalisé *La Panthère des neiges* à l'autre bout du monde, parcourant les hauts plateaux tibétains en compagnie de Sylvain Tesson, le photographe animalier Vincent Munier n'a plus pris l'avion pendant cinq ans et s'est replié chez lui dans les Vosges. Par conviction écologique – limiter son empreinte carbone –, mais aussi parce que c'est là en quelque sorte son milieu naturel. «*On me colle souvent l'étiquette du photographe animalier qui parcourt le monde, se défend-il. Certes, je l'ai fait, mais c'était à chaque fois des parenthèses. Ensuite, je retournais chez moi pour continuer à sillonner les forêts de mon enfance et aller à l'affût comme quand j'étais gamin.*»

Originaire des environs de Charmes, petite ville de 4 000 habitants située dans une vallée entre Nancy et Épinal, il a depuis «migré» vers la montagne face à la progression d'une agriculture intensive qui a peu à peu détruit les haies, les arbres et la faune. «*Je suis un réfugié naturaliste*», glisse-t-il en souriant. Il y a acheté, il y a presque

quinze ans, une ferme en ruine au milieu de la forêt – son premier voisin est à un kilomètre – l'a retapée, a replanté des arbres fruitiers, construit des murets, creusé des mares. «*C'est fou comme la vie est immédiatement revenue, les insectes, les animaux... De chez moi, j'entends même le brame du cerf.*»

### Sur la pointe des pieds

C'est aussi pour ça qu'il a pris la décision de tout arrêter provisoirement et de faire un film sur place, à deux pas de chez lui. Parce qu'il n'y a pas forcément besoin de partir à l'autre bout du monde pour observer des animaux sauvages. «*C'était important de revenir à ce qui m'anime depuis toujours et de montrer qu'on peut avoir des émotions tout aussi intenses et aussi fortes avec les animaux autour de chez nous.*» *Le Chant des forêts*, qu'il a écrit et réalisé seul, est ainsi peuplé de chouettes, de petits oiseaux, d'écureuils, de renards et d'insectes. Avec la volonté de rendre tout cet ordinaire extraordinaire. De réveiller chez nous notre âme d'enfant, cette capacité à s'émerveiller de choses toutes simples.





C'est aussi une histoire de transmission familiale. Il y met en scène son père Michel, un naturaliste passionné et très engagé, et son propre fils, Simon, 12 ans, l'âge exact qu'il avait quand il a lui-même passé sa première nuit seul, à l'affût, et pris sa première photo. Les rubans de brumes qui enveloppent la cime des arbres, les histoires que l'on se raconte dans une cabane à la lueur des bougies, le crépuscule qui enveloppe la forêt de mystère amplifiant le moindre bruit, confèrent à son film des allures de conte. Tout comme la présence fantomatique du grand tétras (le coq de bruyère), aujourd'hui disparu du massif des Vosges.

«*Mais il n'y a rien de fabriqué, s'empresse-t-il de préciser. Je n'ai pas utilisé de drones, de grues, de machines à faire de la fumée. Il n'y a aucun effet si ce n'est la beauté des images. Je voulais être au plus près de ce qu'on vit quand on part bivouaquer dans la forêt. On y entre sur la pointe des pieds, on s'efface, on se tait, on écoute. Un autre monde s'ouvre alors à nous. C'est très puissant.*» Seul le cinéma pouvait permettre cette immersion totale dans l'univers de la forêt avec ses bruits, ses ambiances, ses ombres, ses craquements et le son de ses habitants. Une expérience sensorielle très forte. «*Ce n'est plus Instagram ou les vidéos qu'on regarde sur nos écrans à la vitesse fois deux, poursuit-il. On emmène les spectateurs avec nous, on leur impose un rythme, celui de la forêt, et ça se mérite.*»

## Une cabane en Norvège

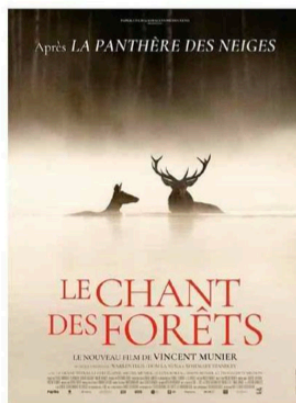
Sous-jacent à l'émerveillement devant la beauté de la nature, il y a évidemment chez Vincent Munier la volonté de porter un message écologique sur la nécessité de protéger la biodiversité. Mais à sa façon, sans militantisme, de manière subtile. «*J'ai la sensation que malgré tous les discours, les actions ne sont pas là. Alors face à l'impuissance des mots, j'ai voulu donner la parole à la forêt elle-même. C'est une tentative de remédier à cette crise de la sensibilité, parce que je souffre cruellement du manque d'empathie de mes contemporains face à la disparition des espèces animales.*»

À écouter Vincent Munier, on sent poindre un désenchantement, voire de la tristesse, face cette indifférence qui confine parfois au déni. «*Je crois que mon film est assez lumineux par la présence de Simon, sa fraîcheur, son regard et l'espoir qu'il représente, mais je suis quand même quelqu'un qui souffre beaucoup intérieurement de tout ce*

*qu'il voit autour de lui, alors je résiste et je m'accroche à des choses positives*», confesse-t-il. Après presque trente ans d'une carrière très riche, à vivre des aventures fortes dans le Grand Nord, au Kamtchatka, dans l'Arctique ou au Tibet à pister le loup blanc, l'ours de Sibérie ou la panthère des neiges, le photographe a décidé de pratiquer son métier autrement. «*Les belles photos animalières, il y en a beaucoup trop désormais. Quand j'en vois une, ça ne me fait plus rien. Plus que le résultat, c'est la démarche sur le terrain qui me gêne: sauter d'un avion à l'autre pour faire des catalogues d'images.*»

Il n'entend pas pour autant renoncer complètement à ses voyages. Il a repris l'avion cette année pour aller au Bhoutan à la demande du roi de ce petit État situé dans l'Himalaya, couvert à 70% de forêts, et espère y photographier un takin, une espèce rare, mi-vache mi-chèvre, qui vit à 2000 ou 3000 mètres d'altitude. «*Mais il faut que le jeu en vaille la chandelle*», assure-t-il. Il envisage égale-

## « Face à l'impuissance des mots, j'ai voulu donner la parole à la forêt elle-même. »



ment d'écrire un livre sur son parcours et toutes ses expériences. Depuis deux ans, il a une petite cabane, sans eau ni électricité, perdue en Norvège, où il se réfugie régulièrement après deux à trois jours de train. Il y vit un peu en ermite. «*J'ai besoin de grandes étendues sauvages autour de moi. Dans ma ferme des Vosges, je me sens bien, c'est magnifique,*

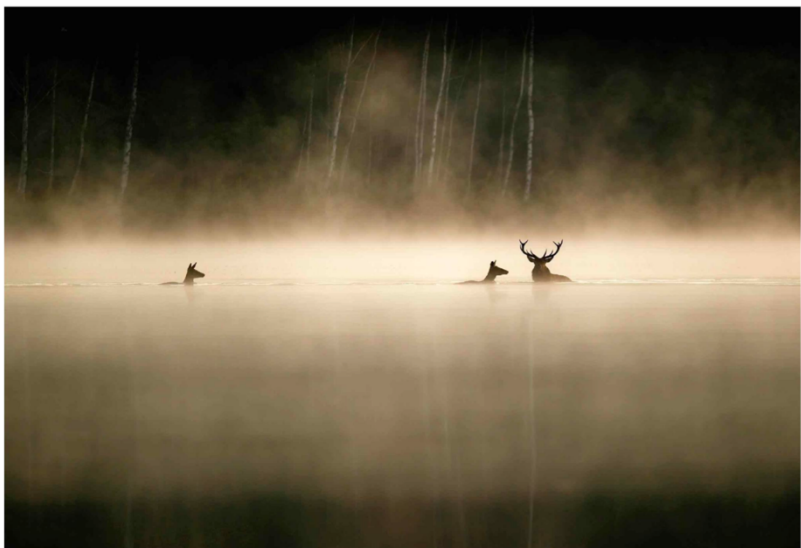
*mais dès que j'en sors, c'est trop anthropisé. Il y a du surtourisme, on y fait du quad, de la moto, on bétonne. J'ai peur que mes montagnes deviennent un terrain de jeu pour l'homme.*»

Vincent Munier n'aurait-il pas tendance à devenir misanthrope? «*Non, se récrie-t-il. Je crois toujours en l'espèce humaine. Mais il y aurait de quoi, quand on voit le peu de respect que nous avons envers les autres habitants de notre monde. Si j'ai fait ce film, c'est justement pour essayer de changer ça: nous inciter à être plus silencieux, plus discret et à laisser un peu de place aux autres espèces. La forêt est un bien commun, mais pas seulement pour l'homme.*» ■

*Le Chant des forêts*, en salles le 17 décembre

Le dernier film de Vincent Munier est peuplé de rapaces, petits oiseaux, écureuils, renards et autres insectes de la forêt vosgienne. Le photographe y met notamment en scène son père Michel, naturaliste (ci-contre).







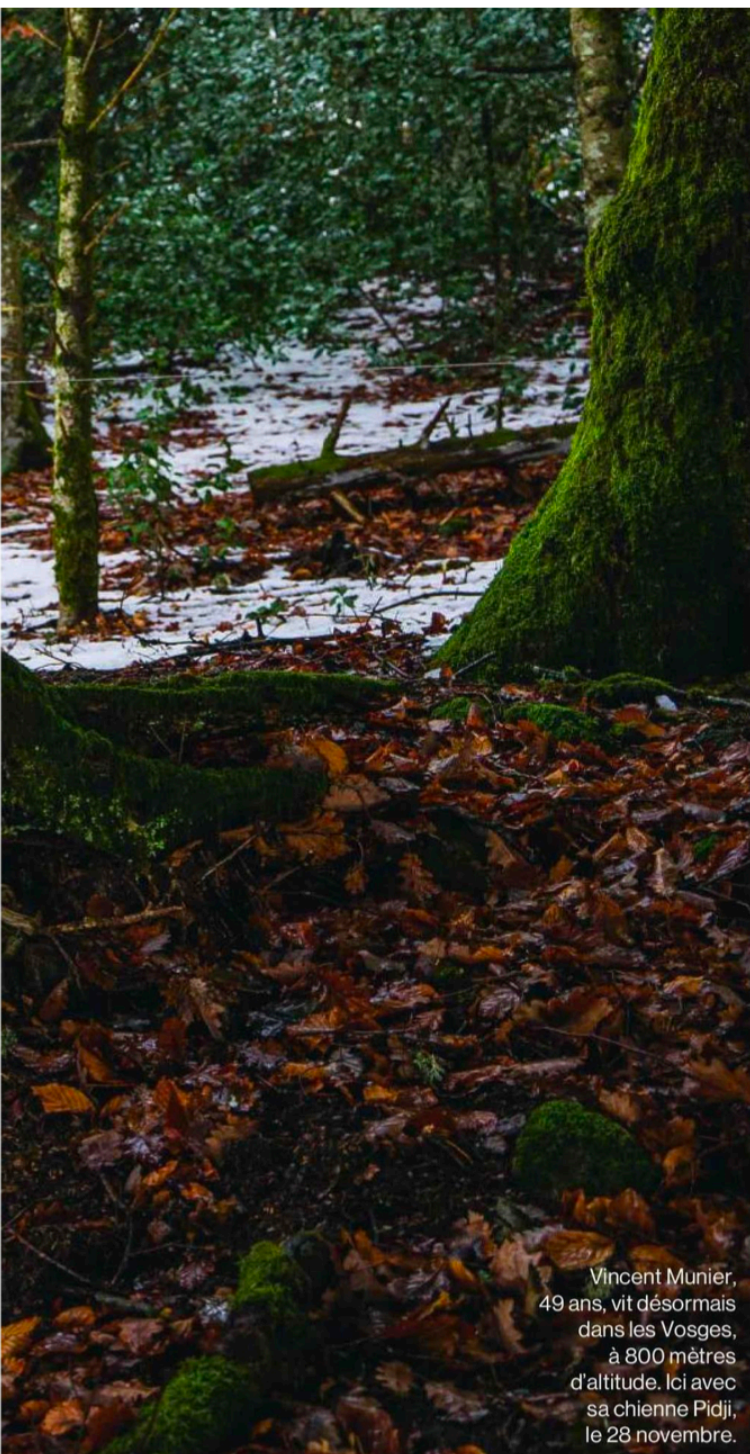


# Sur les sentiers avec Vincent Munier

Après *La Panthère des neiges*, le réalisateur et photographe animalier a quitté les grands plateaux du Tibet pour retrouver les bois de ses Vosges. Dans *Le Chant des forêts*, son nouveau film, en salle le 17 décembre, il révèle la beauté de la vie sauvage locale. Il nous reçoit dans sa ferme, et nous fait découvrir la région où sa passion est née, grâce à son père.

PAR AURÉLIE SIPOS, PHOTOS GABRIEL LOISY/HANS LUCAS.





Vincent Munier, 49 ans, vit désormais dans les Vosges, à 800 mètres d'altitude. Ici avec sa chienne Pidji, le 28 novembre.

**R**encontrer Vincent Munier se mérite. Dans la brume de novembre, sa ferme se découvre pudiquement au sommet d'une route sinueuse. La « star » des photographes animaliers a choisi, il y a dix ans, de se retrancher dans le plus haut lieu-dit du département des Vosges. À 800 mètres d'altitude, la neige a joué l'invitée surprise. Mais cet homme occupé ne l'a pas vue tomber. De retour il y a quelques semaines du Bhoutan, royaume bouddhiste d'Asie du Sud, il enchaîne depuis interviews et projections de son nouveau film. La veille encore, il a rejoint son refuge depuis Strasbourg (Bas-Rhin) au milieu de la nuit. Une agitation dont se serait bien passé ce quasi-quinqua discret. À force de se fondre dans le monde sauvage, le serait-il devenu à son tour ? « Disons que, parfois, j'ai la tentation de tout arrê-

ter, de vivre ici comme un ermite, juste avec mes bêtes », confie-t-il, assis à la table à manger, où le petit déjeuner est encore servi. Et puis non. « Il y a l'envie de défendre et d'accompagner ce projet », reprend le réalisateur. Après la quête de la panthère des neiges avec Sylvain Tesson sur les plateaux du Tibet, Vincent Munier est cette fois allé autour de chez lui. Avec les siens. *Le Chant des forêts* est né derrière les vastes baies vitrées de cette grange rénovée avec soin, ouverte sur la forêt vosgienne où son père lui a transmis sa passion. Passion que Vincent Munier partage aujourd'hui avec son fils adolescent. Trois générations mises à l'image dans ce documentaire intime.

Au pied de la bâtisse, un sentier se dessine à peine sous l'épais manteau blanc. Rien d'impressionnant, pour celui qui a affronté la toundra gelée, aux confins de la mer de Béring et du Pacifique Nord, pour pister l'ours brun du Kamtchatka. Seules des poules s'aventurent, malgré le froid, sur ce chemin qui mène à un vieux chêne. Même les chèvres et les moutons sont restés au chaud dans la bergerie. Arrivé au pied de l'arbre centenaire aux longues branches tortueuses, le photographe affiche une mine réjouie. « On pourrait croire qu'il est mort, mais on voit le lierre qui grimpe sur son tronc. Il va peut-être recouvrir le nichoir du faucon. » Perchées à plusieurs mètres de haut, plusieurs petites maisons en bois servent à accueillir chouettes et rapaces. « Comme on ne laisse pas les arbres vieillir, il n'y a pas assez de cavités dans le bois pour les oiseaux », regrette Vincent Munier, sa chienne Pidji toujours à ses côtés. Durant près de dix ans, il a observé et filmé le ballet des volatiles, entrant et sortant de ces abris. Sur la terre, il a suivi les traces du renard, les bondissements de l'écureuil et le pas lourd d'un lynx s'approchant d'une carcasse. Dans un instant suspendu, il a surpris le brame des cerfs. Des milliers de « rushs » assemblés dans *Le Chant des forêts*, tourné presque intégralement dans un rayon de 30 kilomètres autour de sa maison.

### « Mon père m'a enseigné qu'on doit entrer sur la pointe des pieds dans les bois »

Pourquoi partir à l'autre bout du monde lorsque le spectacle est à portée de vue ? « On m'a souvent collé l'étiquette de baroudeur, mais ces voyages lointains n'étaient que des parenthèses », insiste-t-il. Enfant, il regarde ébahi le passage des grues dans le ciel vosgien, au point de les suivre, bien des années plus tard, sur l'île d'Hokkaido, au Japon. « C'est ici que j'ai ressenti mes premières émotions avec les animaux », résume Vincent Munier. Plus exactement, à quelques kilomètres, dans la forêt de Chamagne, en Lorraine, où vivent ses parents. Derrière les friches industrielles qui entourent la maison familiale, il découvre tout un monde composé d'humus et peuplé d'individus fascinants. Pour pénétrer ce royaume végétal, son père lui donne les clés. « Il m'a enseigné qu'on doit entrer sur la pointe des pieds dans les bois », confie le photographe, sa doune couverte de petits flocons tombés des branches





C'est auprès de son père Michel (à g.), 78 ans aujourd'hui, que Vincent (à dr.) a appris, dès l'enfance, à étudier la faune dans les forêts vosgiennes.



de sapins. À 12 ans, il préfère les nuits à la belle étoile aux salles de classe, et fait sa première rencontre, planqué sous un filet de camouflage. « D'un coup, trois petits chevreuils ont surgi, à quelques mètres devant moi. Et j'ai pris ma première photo en tremblant », se remémore Vincent, bonnet vissé sur la tête. Les cervidés, capturés grâce à un appareil offert par son père, font basculer sa vie.

Ardent défenseur des massifs vosgiens, Michel Munier, vieux sage de 78 ans, a lui-même « grenouillé » sous les feuilles. « Petit, je vivais dehors et j'avais créé un petit zoo devant chez moi. J'attrapais des batraciens et toutes sortes d'insectes. Mais, un jour, j'ai tué un grillon que j'avais enfermé dans un vivarium. J'ai compris qu'on ne pouvait pas dominer la nature », témoigne ce naturaliste, habillé d'un pull vert sapin. Une leçon de vie, qu'il transmet à ses trois enfants dès qu'il devient chef de famille. « Je les ai naturellement emmenés à la découverte des feuilles multicolores de l'automne, des bouts de bois de différentes essences. Tout peut être prétexte à s'émerveiller, dans une forêt. » Mais pas n'importe comment. « Ce n'est pas un simple terrain de jeu. Dans les bois, on est chez les autres, on n'est pas chez nous », répète Michel Munier. Même bardé de tous ses équipements, caméras et trépieds posés entre deux arbres, ou à

même le sol humide, Vincent Munier, qui a hérité des traits fins et du regard perçant de son père, ne déroge jamais à ce principe.

### « Je pense qu'on peut éduquer au respect »

À peine âgé de 4 ou 5 ans, quand sa sœur et son frère se tournent vers d'autres passions, lui ne lâche plus son père d'une semelle. « Il assistait même à nos séances de visionnage de diapositives entre copains naturalistes », se souvient Michel. Ce dernier lui transmet alors son pouvoir le plus précieux, presque magique : celui de se fondre dans la nature « à l'affût », une technique d'approche des bêtes traditionnellement utilisée par les chasseurs. « Cela consiste presque à retourner à un état végétal », explique Vincent. Il reçoit de son père des règles strictes. « On ne sort pas un bout de chocolat de son papier d'aluminium, par exemple, détaille Michel, toujours animé par la même verve. On emporte une gourde isotherme avec un joint en caoutchouc pour ne pas faire de bruit lorsqu'on l'ouvre. » Et alors, seulement, après des heures d'attente dans un silence de cathédrale, la nuit y compris, on peut espérer observer un animal... ou pas ! « Ce qui est magnifique, c'est qu'on ne voit pas forcément les bêtes, mais on devine des sons, une présence. L'affût, c'est le révélateur de ce monde





Sur son vaste terrain, le réalisateur a construit un petit affût semi-enterré (ci-contre) au bord d'un étang, pour observer les animaux des heures durant. Une vie fascinante qu'il dévoile dans *Le Chant des forêts* : on le suit, avec son père et son fils, sur les traces des espèces sauvages de la région, telle la chouette de Tengmalm (ci-dessus).

invisible. C'est comme ça que mon regard s'est aiguisé sur des choses qui m'échappaient complètement », reprend Vincent, au pied d'une vieille souche.

Ses premières « planques » avec son père sont consacrées à un oiseau de légende : le grand tétras. Le film retrace la quête sans fin de Michel pour dénicher des traces de ce gallinacé emblématique des massifs vosgiens. Durant près de 1000 nuits, parfois au milieu de tempêtes de neige, cet ancien professeur de mécanique s'est blotti sous les branches d'un sapin pour espérer trouver des indices de la présence de cette grosse poule noire aux origines préhistoriques. « Elle m'a conduit sur un chemin d'éveil à l'intelligence de la forêt », dira un jour Michel Munier. Malgré son combat et celui d'autres protecteurs des massifs, l'espèce, en voie de disparition, s'est éteinte dans le département, et les tentatives de réintroduction échouent. Réchauffement climatique, gestion industrielle forestière et dérangements liés aux activités humaines ont causé sa perte. « Le film n'est pas un plaidoyer pour le retour du grand tétras. Mais je veux rappeler qu'il faut protéger son habitat, la forêt. Ce qui m'étonne, c'est que l'on soit si peu à être touchés par ce que l'on détruit, et qu'on ait pris cette habitude de supporter la médiocrité », s'agace, la voix toujours posée, Vincent Munier.

En contrebas de son vaste terrain, il rejoint une petite cabane en bois semi-enterrée, au bord d'un étang gelé. « Je suis un grand gamin, j'adore construire ces affûts », confie le réalisateur dans un sourire, en descendant les trois marches qui mènent à l'intérieur, exigü. Au ras de l'eau, les yeux plantés dans la petite lucarne fabriquée par ses soins, il observe les martins-pêcheurs qui virevoltent à la surface. Une vie quasi monacale, dans laquelle il a embarqué son fils, Simon. À l'âge où son père vivait ses premiers émois, l'adolescent – 14 ans aujourd'hui, 12 au moment du tournage – suit sans broncher, dans *Le Chant des forêts*, ses deux aînés. Le soir venu, dans un refuge perdu au milieu des arbres où ils se reposent après leurs longues heures de marche, il écoute père et grand-père conter, à la lumière de la bougie, leurs plus belles découvertes. « Je pense qu'il sera moins acharné que moi, et c'est bien aussi », estime Vincent Munier. Dans son invitation à découvrir la nature, le passionné ne force personne à le suivre. « On me reproche de faire venir encore plus de gens dans les bois, avec ce film, alors qu'il y a déjà des sentiers victimes de surtourisme. Mais je pense qu'on peut éduquer au respect. Lorsque je regarde mes pièges photo, je vois et j'entends des gens très bruyants », se désole le réalisateur, qui aimerait nous exhorter au silence pour faire résonner le chant des forêts. ■



**Photographe et réalisateur de « La Panthère des neiges », Vincent Munier revient au cinéma avec « Le Chant des forêts », un documentaire intime tourné dans sa région d'origine. Nous l'avons retrouvé à Bussang, où il présentait son film.**

# La vigie des Vosges





Vincent Munier  
et son chien Pidji,  
à Bussang dans  
les Vosges en  
novembre dernier.

a

u creux d'une vallée, au bout d'un chemin de montagne, le Théâtre du Peuple a surgi des nuages. Il y a 130 ans, le dramaturge Maurice Pottecher fondait à Bussang ce Shangri-La de l'art dramatique dans un grand geste humaniste. Depuis, sous cette cathédrale de bois taillée par les charpentiers vosgiens, chaque été, acteurs amateurs et professionnels se rassemblent au milieu de la nature pour poursuivre l'utopie. C'est là, en plein hiver, que Vincent Munier tenait à dévoiler son nouveau film à ses voisins et amis : *Le Chant des forêts*.

Quelques semaines plus tôt, on avait cueilli le coauteur de *La Panthère des neiges* à Paris. Il était alors en escale sur la route du Bhoutan. « J'ai cette image de globe-trotteur, qui est sûrement la conséquence de mes photos d'Arctique et d'Antarctique, expliquait-il. Or ces voyages n'ont été que de brèves parenthèses. À presque 50 ans, j'ai passé le plus clair de mon temps dans les forêts de ma région. Après *La Panthère*, je ne suis plus parti pendant cinq ans. »

*Le Chant des forêts* est construit autour de sa famille. Dans une cabane isolée, Vincent Munier filme son père, Michel, et son fils, Simon. À la lueur des bougies, le clan évoque des souvenirs d'affûts, de nuits passées les pieds dans la neige, les yeux vers les cimes. « J'avais à cœur de partager avec les spectateurs

le savoir que m'a transmis mon père. Ce n'est pas forcément du cinéma spectaculaire, plutôt des images sincères. Le témoignage de ce qu'on a vécu dans la forêt. » Des cerfs élaphe écumant dans le petit matin, le regard du lynx ou du renard roux, l'envol du grand-duc ou la valse de l'hermine..., les images de Vincent Munier n'en restent pas moins stupéfiantes de beauté. À son retour du Bhoutan, il entendait montrer ce poème visuel aux sources de la Moselle et de sa propre existence. Le rendez-vous était pris.

### Revenir au sensible

Vincent Munier a pris sa première photo à 12 ans dans cette même forêt vosgienne. Ce cliché d'un chevreuil un peu flou a marqué le début d'une grande aventure. « J'ai éprouvé un choc esthétique. Tout a basculé. J'ai passé le bac trois fois... pour le loupier trois fois. En mai et juin j'étais dehors et je ne révisais pas. Ensuite, j'ai été horticulteur ou maçon. Puis j'ai commencé à publier dans la presse régionale. Dès que j'avais un peu d'argent, j'entassais ce que je pouvais dans un break et je filais vers les Carpates ou la Scandinavie, là où je sentais qu'il y aurait de l'espace... »

Au fil de ses escapades, il aiguise son style. « J'ai grandi au temps des images nichées dans les plaques de chocolat, à une époque où la photo animalière restait très illustrative. Quant au terme "documentaire animalier", il était

devenu synonyme de films diffusés la nuit pour aider les insomniaques à dormir. Moi, j'ai voulu revenir au sensible... » De publications en expositions, Vincent Munier s'est imposé comme le plus grand photographe animalier de sa génération. En 2021, *La Panthère des neiges* et le livre éponyme de Sylvain Tesson ont élevé sa notoriété au-delà du cercle des amateurs d'images de nature. Coréalisé avec Marie Amiguet, le film a rassemblé plus de 600 000 spectateurs en salles et glané le César du meilleur documentaire. Dans son long dialogue avec Sylvain Tesson sur les pentes de l'Himalaya, le photographe confiait pourtant : « Mon rêve dans la vie aurait été d'être totalement invisible. »

Il était urgent de retrouver les Vosges et l'épais coton des brumes qui effacent les pins de Bussang. Ces nuées ont forgé le regard de Vincent Munier. Chez lui, l'animal paraît s'immiscer dans le cadre, furtif, silencieux. D'entrée, *Le Chant des forêts* sublime les nimbos français qui nous rappellent les lointaines peintures sur rouleaux de l'art chinois. À Bussang, tard dans la nuit, le photographe roule entre ses doigts une fine cigarette, inspire et fixe la volute qui se dissipe dans les scintillements de bruine. « La brume, s'adresse à notre part d'imaginaire. Elle cache le paysage, tout en le dévoilant... Il y aurait un parallèle à faire avec l'érotisme, songe-t-il. Dans



mes photos, comme dans ce film, je voulais ces flous. Peu importe que l'image soit un peu tremblée, elle raconte ce qu'on vit à l'affût. Voir à l'écran des animaux si précis qu'on peut compter chaque poil, ça ne m'intéresse pas. »

Dans un texte lyrique, Sylvain Tesson décrit ainsi Vincent Munier : « Il préférerait la bête en l'œilleton de sa jumelle à l'homme en son miroir... » Il faut pourtant tenir compte de la façon bien à lui qu'a le réalisateur photographe de vous serrer la main droite en posant affectueusement la gauche sur votre épaule. Il faut l'observer rire avec ses amis forestiers, se régaler d'un bloc de munster fondu dans du riesling sous le feu d'un brasero. Il faut savourer le sourire qu'il vous offre avec un verre d'alcool de gentiane incendiaire... Alors on comprend que Vincent n'a rien d'un misanthrope qui chercherait à fuir son prochain dans un monde animal idéalisé. Indubitablement, il est aussi amoureux de l'humanité. *Le Chant des forêts* n'exalte-t-il pas une faculté du regard fondamentalement humaine : l'émerveillement, voire le ravissement ?

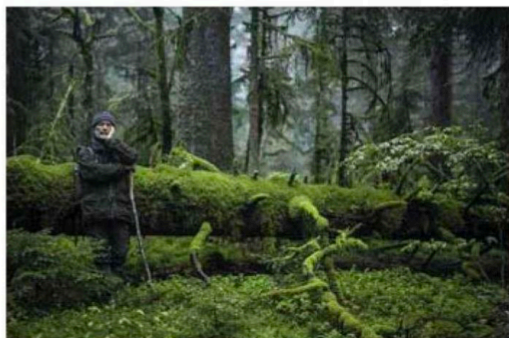
À travers les animaux, Vincent Munier célèbre une façon d'être au monde. Il assure qu'il ne se sent jamais nu, privé de matériel. S'il n'avait pas dû, comme chacun, trouver un moyen de la gagner, il n'aurait pas été malheureux de consacrer sa vie à attendre et

## « Mon rêve dans la vie aurait été d'être totalement invisible. »

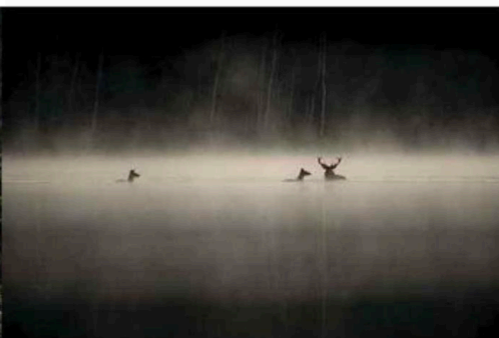
observer, en se passant de photographe.

« Avant de voir mon premier loup, j'ai vécu une semaine dans une cabane en Finlande. Quand il est apparu, j'étais si ému que je ne l'ai pas filmé. Ce n'est pas grave. J'ai en tête tant d'images qui n'ont jamais été fixées ! »

On a beaucoup vu sur les réseaux sociaux une vidéo extraordinaire où Vincent Munier croise des loups blancs, silhouettes majestueuses découpées sur une banquise battue par les vents. « Avant ce moment,



DRAGAGE & DÉVIL Trois images du film «Le Chant des forêts», de Vincent Munier.



DRAGAGE une photo de «La Panthère des neiges», de Vincent Munier et Marie Amiguet.







CI-DESSUS, «**Renne sauvage, Norvège**», une photo de Vincent Munier exposée à Strasbourg.  
PAGE DE GAUCHE, **Vincent Munier** à Bussang en novembre dernier.

j'avais fait quatre voyages et même tiré mon père de ses forêts vosgiennes. Nous avons passé un mois dans le désert arctique, par - 40 °C sans voir un seul loup blanc, juste des traces... et c'est l'un de mes plus beaux voyages. Il m'a aussi fallu des années pour voir un lynx, tout près de chez moi. Je ne dis pas que rencontrer ces animaux casse un rêve, juste que c'est génial de les imaginer... Après, ce n'est plus jamais pareil. En avançant en âge, je comprends qu'il est bon de ne pas assouvir tous ses rêves. » Il laisse planer un silence. Un de ces nuages de mélancolie qui n'appartient qu'aux grands voyageurs, à tous ceux qui ont quitté mille fois des endroits et des gens aimés... Ses films, ses photos portent cette part de brume, cette étrange absence. Chacun de ses plans, pudique, cache aussi des jours de patience, des odeurs de feu de camp, des saveurs de thé et de nouilles instantanées, des engelures, des nuits d'orages... Vincent Munier ne montre que de brefs instants d'une longue histoire qui n'appartiendra jamais qu'à lui.

**Pourtant,** comme tous les grands artistes, il ressemble à ce qu'il crée. Trait pour trait. S'il faut se méfier de l'anthropomorphisme, comment ne pas constater l'immense et superbe solitude qui habite toutes ses photos ? Solitude de bêtes qui s'égarent dans les vastitudes blanches du ciel ou de la neige. *Solititudes* au pluriel est le titre d'un livre en deux volumes qu'il a publié

en 2013. Les animaux y sont volontiers montrés décadrés, isolés. Ce sentiment d'errance traduit aussi une réalité douloureuse : documenter le monde animal revient désormais à se confronter à sa disparition. « *Ce qui me choque autant que la disparition des espèces, c'est l'indifférence dans laquelle elle se produit. Pourquoi l'extinction d'une espèce végétale ou animale nous bouleverse-t-elle moins que l'incendie de Notre-Dame ou un vol de bijoux au Louvre ? Avons-nous si peu d'empathie envers le vivant ? Autant qu'une crise écologique, j'ai l'impression qu'on traverse une crise du sensible.* »

### Le Grand Tétras en vedette

*Le Chant des forêts* déploie sur grand écran sa réponse à ses inquiétudes. Il sort au cinéma pour les fêtes de Noël, en s'adressant à tous mais surtout à la jeunesse, représentée par Simon Munier. L'érosion du règne animal s'incarne quant à elle dans la vedette du film : le Grand Tétras. Cette poule sauvage, par son chant et ses couleurs, a fasciné Michel Munier, jusqu'à ce qu'elle s'évapore des Vosges, devenues trop chaudes pour assurer sa survie. Le Grand Tétras s'est réfugié dans le Grand Nord. « *Jamais je n'aurais cru voir disparaître de ma région un oiseau présent depuis 10 000 ans* », songe Vincent dépité. *Le Chant des forêts* portera la voix de tous ceux qui se reconnaissent dans ce sentiment vertigineux d'assister à l'extinction d'une part de notre monde. À Bussang, on partage une soupe de lentilles, consolidée de fromage râpé, avec Raphaël Parmentier. Lui aussi arpente depuis

### Bien « Vivant-es » à Bussang

L'avant-première du *Chant des forêts* ouvrait en novembre la nouvelle thématique du Théâtre du Peuple intitulée « Vivant-es ». Suivront sur ce vaste thème, tout au long de l'année, des ateliers, des résidences, des études... Puis la saison d'été proposera notamment deux spectacles. Chaque année, le festival de Bussang accueille 250 000 spectateurs, de mi-juillet à mi-septembre. [theatredupeuple.com](http://theatredupeuple.com)



longtemps les massifs vosgiens. Il décrit les changements qu'il observe, puis baisse les yeux et avoue qu'il sent sa forêt souffrir. « *Elle est blessée* », murmure-t-il.

Raphaël rejoint une mer de bonnets sur les bancs du théâtre. Ils sont quelques centaines sous les doudounes et les couvertures. Certains, prudents, ont apporté des bouillottes. En guise de pop-corn circulent, discrètement, des flasques d'alcools forts. Ce soir-là, *Le Chant des forêts* rejoint plus d'un siècle de théâtre. Dans les réserves traîne d'ailleurs une lune immense, tombée d'un mémorable *Cyrano de Bergerac*. Selon la tradition, les spectacles s'achèvent par l'ouverture des grandes portes du fond de la scène et l'apparition irréaliste des arbres dans la nuit. Ce fut encore le cas ce soir-là, tandis que la foule applaudissait en martelant le sol des pieds, pour ne pas quitter ses mouffles.

Le lendemain matin on a regardé s'effacer le camion de Vincent Munier. De cette nuit de cinéma, on retiendra qu'à 21 h 15, pour la dernière fois peut-être, on entendit retentir le glas du Grand Tétras dans les forêts des Vosges.

Au cinéma : « *Le Chant des forêts* », en salles le 17 décembre.  
En librairie : « *Le Chant des forêts* », éd. Kobalann, 240 pages, 50 euros, à partir du 15 décembre.  
Exposition : « *Lumières sur le vivant. Regarder l'art et la nature avec Vincent Munier* », jusqu'au 27 avril 2026 au musée des Beaux-Arts de Strasbourg. [musees.strasbourg.eu](http://musees.strasbourg.eu)



## Festival du film d'aventure de La Rochelle 2025

DANS LA FORÊT

# Vincent Munier cherche à « réveiller nos âmes d'enfants »

Après « La panthère des neiges », coup de cœur du jury en 2021, Vincent Munier va présenter cette année son nouveau film, « Le chant des forêts ». Entretien

**Quelle était votre ambition avec ce nouveau film ?**

C'est de faire en sorte que les gens se disent waouh ! à la sortie du film. C'est incroyable la beauté des animaux et de la forêt qui est tout proche de chez nous. Prenons un sac à dos, un duvet, allons en bivouac. Ce film est beaucoup plus intime, plus personnel. Le tournage était atypique, avec une grande exigence pour le son, l'image et la musique. J'essaie d'emmener les gens vers des émotions hyper fortes, puissantes. Ce film est presque militant par la beauté, la contemplation. Je souhaite amener le public à se réconcilier avec sa sensibilité. On nous a fracassé cette capacité à s'émouvoir et j'espère la réveiller avec « Le chant des forêts ». J'essaie de réveiller un peu nos âmes d'enfants.

**Est-ce que c'est la nature qui a dicté le scénario ?**

Pour mon précédent film, « La panthère des neiges », c'était simple, il s'agissait d'une quête. « Le chant des forêts » est une histoire de transmission de plusieurs générations. Nous nous trouvons dans une cabane au milieu de la forêt, on se raconte des histoires. Le grand-père raconte des histoires à son petit-fils. C'était un moyen d'amener Simon, mon fils qui a 12 ans, dans l'aventure. J'aimerais embarquer les gens sur la même fibre du sensible, de la beauté, de la contemplation, de la poésie.

**Votre père vous demandait d'entrer dans une forêt sur la pointe des pieds...**

C'est ça, dès que l'on se tait, il se passe des choses. Il y a un nouveau monde qui s'illumine. L'homme est une espèce assez arrogante, démonstrative, et bruyante. Ce que je vis est vraiment très intense en forêt avec les bêtes, avec ses affûts. Il y a de la gratitude envers mon père, j'ai comme une dette envers lui. Il m'a transmis son savoir, sa sagesse à force de rester en forêt.

**Le froid et les conditions extrêmes vous séduisent plus que la chaleur et le climat tempéré ?**

Mes rêves sont aussi bien dans le froid que dans le chaud. Mais quand même, c'est vrai qu'avec mes racines vosgiennes, les lumières du froid m'attirent quand même peut-être plus.

**Vous êtes un enfant des montagnes. Est-ce que vous pourriez avoir des projets autour du monde maritime ?**

Je suis curieux de tout. J'ai quand même navigué avec Isabelle Autissier au Spitzberg. Mais pour l'instant, ce n'est pas d'actualité, ni les pays chauds.

**Vous êtes dans le petit Larousse, c'est une grande fierté ?**

C'est très bizarre. J'ai une relation assez ambivalente avec cette notoriété alors que je passe ma vie à me cacher dans les affûts. Cela me

flatte évidemment mais je n'ai pas sauté de joie quand je l'ai appris. C'est une journaliste qui m'a appelé alors que j'étais en Norvège dans la taïga... Si ça peut aider. Ce qui me choque, c'est de voir qu'on est aussi peu nombreux à être affectés par le mal qu'on fait à la nature sauvage et aux autres habitants non-humains.

**Comment pourriez-vous définir votre œuvre ?**

Mon leitmotiv, c'est comment se réconcilier avec la nature sauvage. J'habite en campagne, les gens dès qu'ils voient les animaux, ils évoquent immédiatement leur intérêt personnel. Comment est-ce qu'on revoit un peu notre manière d'habiter le monde ?

**« Dans les documentaires animaliers, on nous ment souvent, ils sont souvent scénarisés. Il n'y a pas de mise en scène, de mensonge dans mon film »**

**Qu'est-ce que le Fifav représente pour vous ?**

C'est génial d'aller au bord de la mer. J'aime beaucoup ce festival – j'y suis venu plusieurs fois – avec des gens dynamiques et beaucoup de bénévoles.



## MÉDIAS

PAR ÉRIC DE KERMEL



**Vous êtes déjà sur un autre projet, j'imagine. Qu'est-ce qu'on peut en savoir ?**

Je termine un livre en lien avec ce film. Réaliser un film, c'est beaucoup de temps enfermé devant un banc de montage... Il y a une impatience d'être dehors, c'est vital. La réalisation de ce film s'est étalée sur une dizaine d'années. Mais la partie avec Simon et mon père, ça s'est fait sur une année, nous sommes allés dix jours en Norvège. Ce film a cette ambition de mettre les spectateurs en condition d'affût avec nous. J'aimerais qu'ils aient le souffle coupé quand il y a des animaux qui viennent tout près. Dans les documentaires animaliers, on nous ment souvent, ils sont souvent scénarisés. Il n'y a pas de mise en scène, de mensonge dans mon film. C'est pour ça que ça peut paraître maladroit ou amateur, mais je crois qu'on amène une certaine authenticité.

**Recueilli par Philippe Brégowy**  
**Vincent Munier présentera « Le chant des forêts » le mercredi 19 novembre à 21 heures à l'Espace Encan.**



**Vincent Munier, dont l'ambition est « de mettre les spectateurs en condition d'affût », a entraîné son fils et son père dans l'aventure.**

S. M. / V. M. / LE CHANT  
DES FORÊTS